

verneur et ses ministres sont de cet avis puisqu'il se promènent. Nos ministres ont sans doute raison de se délasser, car ils doivent être terriblement fatigués de s'être tenus à quatre pattes pendant la dernière session.

On dit que les rédacteurs du *Canadien*, du *Courrier du Canada*, de la *Mirve* et des autres journaux ministériels sont loin de se bien porter. Il n'en peut être autrement : leur métier les tue.

Il a été décidé au bureau de la fusion, que pour saluer le départ du gouverneur, M. M. Joseph, Guillaume Barthe et Jean Charles Taché frapperont 101 coups de bâton sur la porte de Spencer-Wood.

On nous a demandé si nous faisons parveoir *L'Observateur* aux ministres. Nous nous en gardons bien car il ne faut pas jeter des perles au... ministère-Cartier-McDonald.

Le gouverneur est retourné à Toronto. Avant son départ il a tenu un lever.

Il paraît que le gouverneur est dégoûté des Canadiens. Voilà longtemps que ceux-ci le sont de lui.

M. Chapais a refusé de succéder à Alley. Il faut que la barque ministérielle soit bien endommagée puisque les rats refusent d'y aller gruger !

Au prochain numéro nous reproduisons du *National* l'excellente correspondance de M. M. E. Gauthier. Elle contient de trop grandes vérités pour qu'on ne s'empresse de la faire connaître.

On nous prie d'annoncer que ce soir, de jeunes amateurs typographes donneront sous la direction de M. Euthro, ou Chartier, une représentation dramatique.

Nous informons notre agent de Montréal que nous lui avons envoyé *L'Observateur* et que s'il ne l'a point reçu, c'est qu'il a été probablement donné onire aux employés de la poste de ne plus le livrer ; ça ce voit souvent. Mais nous en aurons raison sinon justice.

Nous apprenons que la *Ruche littéraire* va paraître et que M. H. E. Chevalier en sera encore le rédacteur. On ne saurait trop encourager cette publication qui, entre les mains de ses propriétaires, peut devenir un second *Répertoire National*.

Il est paru dans le *Courrier du Canada* une correspondance signée S. D. dans laquelle l'auteur après avoir donné de justes louanges à MM. Rosa et Julien déclare ignorer le nom de l'artiste qui a sculpté l'arcère du bâtiment de M. Rosa ! Si le saint rédacteur du saint journal qui a lu cette correspondance avait moins de haine stupide

contre tout ce qui a une teinte démocratique, il aurait averti *charitablement* S. D. que l'artiste en question était M. Jean-Baptiste Coté dont *L'Observateur* a parlé dernièrement à propos du navire de M. Rosa. Et si S. D. n'était pas non plus du même calibre que M. Taché il n'aurait point omis le nom de M. Coté.

Dernièrement un individu ayant demandé au chevalier Taché la permission d'insérer dans le *saint* Courrier une correspondance contre nous, le don Quichotte Canadien lui répondit que : "*L'Observateur était trop vil pour que le Courrier s'en occupât.*"

M. Taché juge les autres par lui-même ! On a raison de dire qu'on est toujours insulté par *plus bas que soi* !

Le fils de Baby va remettre au chevalier Taché l'argent que reçut ce dernier en vendant le comté de Rimouski. Le *saint* rédacteur brise sa plume pour trahir de nouveau en *Chambre*, les électeurs de Rimouski.

Nous avons reçu la première livraison d'un roman intitulé "Les Trappeurs de la baie d'Hudson" par T. H. Robinson et traduit par H. E. Chevalier.

Ça promet.

## LES COUPS DE PINCEAUX.

NARCISSE FORTUNAT BELLEAU

(Première séance.)

Il est admis par tous les hommes sensés que pour accepter un portefeuille de ministre, il faut commander sinon un parti ou une fraction de parti, au moins être le chef d'une coterie quelconque. Si l'argent est le nerf de toute entreprise, l'influence en fait la force. Quelques soient ses talents, sa probité, sa fortune et son courage, s'il n'est point l'organe, le représentant, l'âme d'un certain nombre de ses concitoyens, l'homme public ne peut se soutenir. S'il ne veut point se couvrir de ridicule et annoncer sur sa tête l'opposition de tout un peuple, il s'efface, sauf à revenir quand il est mieux compris et, surtout, mieux apprécié. Au contraire s'il persiste à lutter contre l'opinion publique il tombe pour ne plus se relever.

Quest-ce donc quand un homme public comme l'honorable Narcisse Fortunat Belleau se perche au Conseil-Législatif ? Au lieu d'être un coq *habitant* qui chante et donne l'alarme à l'heure du danger ou qui combat pour le maintien de sa race, il n'est plus qu'un dindon qui roucoule et fait la roue devant l'ennemi, ou un paon qui se gonfle quand on présente du rouge !

Aussi l'influence de Belleau est-elle à peu près nulle. Pourquoi ? Parcequ'il n'est pas aimé. Est-ce à tort ou avec raison ? Nous n'avons pas mission à résoudre cette question. Disons seulement que dans

l'homme public le peuple aperçoit toujours l'homme privé, c'est-à-dire *l'homme d'argent*, l'usurier.

Quoi qu'il en soit N. F. Belleau pouvait rendre de grands services au pays ; il n'a rien fait. Après avoir été président de la compagnie du chemin de fer de la rive Nord, ne devait-il pas forcer ses collègues à accorder une aide réelle à cette entreprise ? Ne devait-il pas exiger le renvoi de Baby ? Mais non, il a fait comme bien d'autres : une fois au port il a poussé du pied la barque !

Belleau n'est pas un homme d'état mais un homme d'argent. Nous lui connaissons même des haines politiques qui varient depuis QUATRE-VINGT à deux mille cinq cent louis !

## LES PATRIOTES

CHAPITRE I.

La première entrevue.

"Yes, love is indeed a light from heaven!"  
Byron.

"Qui, l'amour est bien une lumière du ciel."

Un soir du mois de juin 1831, Dieu ! comme le temps passe !... sept ou huit commères prenaient le frais chez Pépicière Morand, dont l'échoppe située Rue Saint-Valier, à Québec, était le rendez-vous des flâneurs du quartier. Le bonhomme Morand avait son cercle, et la mère Morand, le sien. Dans le premier, on s'occupait de politique, dans l'autre, on parlait de tout le monde.

C'était un dimanche, et comme ce jour là les chalands sont rares, les commères faisaient leur devoir, c'est-à-dire qu'elles tricotaient de la langue à merveille, — qu'on me passe cette expression nouvelle, — si bien que leurs maris qui fumaient la pipe près du comptoir, menaçaient de faire cesser leur caquet étourdissant. C'est qu'aussi ces bonnes dames ne laissaient guère à messieurs leurs maris le loisir de parler d'affaires. Leur voix tour à tour impétueuse comme le glouglou d'une bouteille, ou stridente et saccadée comme la marche continue d'une scie, s'éteignait dans des éclats de rire étourdissant. Enfin, la gaité populaire mise en jeu par des femmes, était à son dernier degré d'exaltation. Toute fois, si le discours, cause de tant d'hilarité déplaisait aux maris, il n'en était pas de même pour un jeune homme assis au milieu d'eux ; car plus le commérage était animé, plus il y prêtait d'attention ; et, tout en soutenant par un oui ou un non, la conversation de son cercle, son oreille et son regard étaient constamment dirigés vers le seuil. De sorte que si sa personne était avec les hommes, son esprit restait auprès des femmes. Un nom fréquemment répété par les commères semblait vivement le préoccuper. Son regard sans cesse fixé sur celle qui le prononçait semblait vouloir s'en embraser.